ARAGON PAR PHILIPPE FOREST

>>> Il était en quête d'une foi poétique et politique qui le sauverait du néant menaçant dans lequel il risquait de sombrer. Il a cru la trouver sous le signe du communisme. Ce fut l'effet d'une prise de conscience personnelle à laquelle contribua la situation historique et qu'un concours de circonstances favorisa. Il s'agenouilla, abdiquant avec beaucoup d'humilité et un peu de masochisme son libre arbitre. Et la foi lui vint, à laquelle il ne crut jamais pouvoir renoncer tout à fait.

« La vérité se distingue mal de la fiction » dans l'univers d'Aragon, ajoutez-vous. Cela vaut-il pour l'idéologie aussi? Certainement. Aragon veut croire. C'est tout à son honneur aussi : il entend ne pas désespérer du présent et regarder avec optimisme la possibilité que vienne un jour un monde meilleur. Je ne voudrais pas donner l'impression au lecteur que tout est à condamner des choix politiques que fit Aragon. Bien au contraire : c'est avec lucidité et courage qu'en certains moments cruciaux de l'histoire il s'engage. Au temps de la lutte antifasciste et du Front populaire, lorsqu'il parle après 1968 en faveur des protestataires et des dissidents opprimés de l'autre côté du rideau de fer. Et bien sûr pendant la Seconde Guerre mondiale, à l'époque de la Résistance : j'insiste sur le fait qu'il est l'un des tout premiers à évoquer Auschwitz dans l'un de ses poèmes. En cette période honteuse et indigne, il n'est pas exagéré, je trouve, de dire d'Aragon, quoi qu'on en pense par ailleurs, qu'il sauve l'honneur de la littérature française. Aragon veut croire, je l'ai dit, et la foi qu'il proclame le conduit à tenir pour vraie la fiction qu'il façonne et glorifie. Y a-t-il cru tout à fait? Pour le savoir, il faudrait pouvoir sonder les reins et les cœurs. Il a su très tôt ce qu'il en était du stalinisme : il exalte les purges de Moscou alors même que son beau-frère en est l'une des victimes. Ce rêve dont il avait voulu qu'il donne sens à sa vie et qu'il a sans doute passagèrement pris pour la réalité, tandis qu'il prenait l'allure d'un cauchemar, il y est resté fidèle.

Vous le montrez humilié littérairement par le Parti, qui le confronte à des lecteurs « populaires » lui demandant d'écrire plus simplement. Est-ce pour se venger qu'il disait, dans les années 1970 : « Le PCF stagne parce qu'il est dirigé par des ouvriers, le PCI gagne parce qu'il est dirigé par un marquis [Berlinguer en l'occurrence] », ou était-il sincère?

La question de la sincérité est la plus difficile de toutes. Comme je le disais plus haut, on se convainc aisément – alors même qu'on les sait fausses – de la vérité des opinions qu'il est dans son intérêt de professer. Sur le point que vous évoquez, sauf en de rares moments où il veut produire la preuve de son orthodoxie hyperbolique, Aragon a toujours été l'adversaire de ce que l'on appelle « l'ouvriérisme », qui exige la soumission de la littérature à l'idéologie. Il a défendu l'idée – et notamment au moment de la fameuse affaire du portrait de Staline par Picasso (1), qui faillit lui coûter très cher – que l'art devait ne pas renoncer à sa dimension moderne et expérimentale. Même s'il lui est arrivé de s'en recommander

“ARAGON VEUT CROIRE, ET LA FOI QU'IL PROCLAME LE CONDUIT À TENIR POUR VRAI LA FICTION QU'IL FAÇONNE.”

tactiquement, il n'a jamais été un adepte du jdanovisme au sens le plus strict du terme. Et même le « réalisme socialiste » tel qu'il le pratique n'a pas grand-chose à voir avec celui que prescrivait la doxa soviétique. D'où la liberté, l'inventivité de son art, qui nous le rend encore si vivant aujourd'hui.

Vous parlez du monumental mensonge sur lequel l'écrivain a bâti sa vie. Votre ambition était-elle de lui rendre sa vérité ou de montrer qu'il n'existe pas de vérité en ce domaine?

Les deux, aurais-je tendance à répondre spontanément. Il existe certainement une vérité au nom de laquelle on peut distinguer – comme j'essaie de le faire –, entre les positions prises par un écrivain, celles qui furent justes et celles qui ne le furent pas. Mais, afin d'être équitable et de ne pas juger de tout avec la pathétique bonne conscience dont font preuve les censeurs du passé, cela suppose de prendre la mesure du chaos quasi inintelligible dans lequel les hommes se trouvent toujours jetés et qui leur interdit souvent de voir où ils vont et ce qu'ils font. Milan Kundera l'explique très bien dans un texte des *Testaments trahis* que je cite. Dire vrai suppose de montrer quel chemin effectif ont suivi les hommes d'autrefois, mais aussi quel brouillard enveloppait leurs pas, qui leur dérobaient le panorama d'un monde dans lequel ils erraient, comme nous, à tâtons.

Vous êtes toujours soucieux de montrer que les choses auraient pu se passer autrement, que rien n'est écrit d'avance dans une vie, que plusieurs Aragon cohabitent, virtuellement. Vous ne croyez pas à un récit psychique caché qui serait, au regard de la destinée, ce que l'écriture automatique est à la littérature?

En effet, je ne crois pas du tout à l'idée de « destin », qui me paraît relever de la pure falsification d'après coup. Il est rassurant de se dire que ce qui a eu lieu – parce que cela a eu lieu – devait forcément avoir lieu et que toute existence est comme le développement décidé d'avance d'un programme que l'histoire ou l'inconscient auraient déterminé. Sans doute parce que je crois que les hommes sont libres et qu'il leur appartient à chaque instant de choisir, en fonction de la situation où ils se trouvent placés, quel chemin ils prendront. Et ce qui me passionne dans l'existence d'Aragon, c'est le drame qu'elle donne à voir d'une pareille liberté, qui tantôt s'affirme et tantôt se nie, s'insurge puis abdique, mais qui demeure perpétuellement à l'œuvre et nous rappelle ainsi à l'exigence de notre propre et personnelle liberté. ●

(1) Cf. « Picasso plus fort que Staline », par Annette Wiewiorka, dans *L'Écho*, n° 335, octobre 2008.